L'œil en coin

A chacun son cinéma

Par Mourad Nini

L'année qui s'achève aura été celle du cinéma. Pas celui de Kadhafi et de ses sbires, entendons-nous bien…

Le cinéma, celui qui dit la vie et récompense par ses cérémonies les meilleurs talents, les meilleurs films, bien entendu. Coup sur coup, nous avons eu droit (via la télé bien sûr) à la 36e cérémonie des Césars (en France) et à celle des Oscars aux Etats-Unis.

Lors de la grande messe parisienne, retransmise par Canal +, tous les spécialistes s'attendaient à un raz-de-marée couronnant Xavier Beauvois et son *Des hommes et des dieux* lié comme on le sait à l'aventure humaine et humaniste des moines de Tibhirine. Ils se seront plantés ces spécialistes du pronostic puisque le film n'a remporté que trois Césars : second rôle pour Michael Lonsdale, photo pour Caroline Champetier et meilleur film de l'année (quand même…) pour un Xavier Beauvois se voulant, lors de son discours de remerciements, très politiquement humoriste dans son smoking de cérémonie… Pour l'anecdote, notons que la statuette de la meilleure actrice est allée récompenser la belle Sara Forestier (dans *Le nom des gens*) qui avait choisi ce soir-là de revêtir sa «culotte porte-bonheur»). Comme quoi, un César ça tient parfois à de drôles de superstitions…

Le grand vainqueur fut, par contre, et sans «petite culotte», Roman Polanski, le Franco-polonais qui sera reparti avec quatre Césars pour *The Ghost Writer*. Mise en scène, adaptation, musique et montage ont donc été les clés de la réussite de ce film terminé alors que le Polanski était assigné à résidence en Suisse pour l'affaire de mœurs «grossement» légères que l'on sait… Le jury aurait-il été complaisant pour le cinéaste «injustement» poursuivi par la justice américaine ? On ne le saura jamais vu que le Roman n'a pas dévoilé la couleur de sa petite culotte. Ce que l'on sait, par contre, c'est que la cérémonie aura été plaisante avec le toujours jeune Antoine de Caunes, le présentateur aux facétieuses et sympathiques remarques sur les films, sur les acteurs et actrices, sur les remerciements à rallonge (Edghar Ramirez primé pour *Carlos*, *le film,* qui se fait loucher par De Caunes lançant : «Si le vrai Carlos nous regarde, ça doit lui faire chaud au cœur») etc, etc.

Plaisante également la cérémonie par ses quelques piques politiques qui auront étrangement épargné le ministre de la Culture, le défenseur de Roman Polanski, le très médiatique Frederic Mitterrand. Un double hommage enfin à Claude Chabrol décédé cette année. Un double hommage mérité qui aurait pu s'adresser à une Annie Girardot si cette dernière avait eu «la bonne idée», de s'éteindre plus tôt. Disparue lundi, l'actrice devenue symbole de la maladie d'Alzheimer aura encore une fois raté le coche des hommages appuyés et mérités (au prochain festival de Cannes, peut-être ?…) mais sa gouaille naturelle dans, notamment *Elle boit pas, elle fume pas, elle drague pas, mais… elle cause* de Michel Audiard fait que l'actrice au grand cœur manquera sûrement au cinéma. Lors de la cérémonie des Césars de 1996 et alors qu'elle venait de recevoir le César du meilleur second rôle (*Les misérables* de Claude Lelouch), elle fond en larmes pour avoir été boudée par la profession et dit : «Je ne sais pas si j'ai manqué au cinéma français, mais à moi, le cinéma français a manqué. Votre témoignage, votre amour me font penser que, peut-être, je dis bien peut-être, je suis pas tout à fait morte.»

Maintenant que c'est fait, la balle est dans le camp des prochaines cérémonies et ce, si la reconnaissance est encore de ce monde pourri par les «cinémas» à la Kadhafi, à la Sarkozy, à la Ben Ali etc, etc.Leurs discours ne valent ni César, ni Oscar, ni Sidi Amar ! … C'est peut-être pour ça que notre Bouteflika ne tient plus vraiment à discourir par temps de crise. Par contre, c'est le discours d'un lointain roi, George VI, qui aura raflé la mise de la 83e cérémonie des Oscars aux Etats-Unis.

Une couronne pour le bégaiement

Le discours d'un roi, de Tom Hooper, qui retrace la victoire du roi britannique sur son bégaiement, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, avait en effet tous les ingrédients pour plaire aux quelque 5 700 votants de l'Académie des arts et des sciences du cinéma. Un premier rôle qui parvient à surmonter son handicap, un contexte historique puissant et une pincée d'excentricité et les valeurs traditionnelles des Oscars auront été respectées au détriment d'un *The Social Network* (plutôt jeune génération) ou d'un Hors-la-loi pas fait pour faire briller deux emblèmes nationaux à la fois… Bref, *Le discours du roi* s'est imposé avec quatre statuettes (meilleur film, meilleur acteur, meilleur réalisateur et meilleur scénario original) et c'est la cérémonie qui aura pâti des commentaires peu flatteurs des critiques cinéma.

La présentation de la soirée confiée aux acteurs Anne Hathaway et James Franco, en plus du vétéran Billy Cristal, a été «triste, lente et sans esprit» pour les avertis. Quant aux commentaires des téléspectateurs recueillis sur le site Internet de Los Angeles, ils n'étaient guère plus flatteurs et un internaute a même qualifié la soirée de «bide atroce, digne d'un spectacle de lycée».

Pour notre part, on attend de voir «descendre» ce film sur l'un ou l'autre des sites gracieux du Net afin de découvrir le père de ladite Queen Elizabeth, Albert de son petit nom, le George VI aux yeux de l'histoire dont nul n'ignore désormais qu'il était bègue. Et s'il n'est pas nécessaire d'être britannique pour apprécier *Le discours du roi*, mieux vaut apparemment se méfier d'un simple documentaire (celui présenté mardi par Carole Gaessler sur France 5) dans la série «Le monde en face» et consacré au voisin Kadhafi.

Meilleur ennemi

A l'heure où le monde entier (ou presque) attend la fin du long règne du «Roi des rois africains», Mouammar Kadhafi, à l'heure où toute la Libye est ébranlée entre tribalisme, despotisme et fuite en avant, le documentaire analyse comment l'Occident a pactisé avec le «Guide» sur fond de realpolitik, de pétrole et de terrorisme ambiant. Comment l'homme qui fut l'ennemi numéro un des Thatcher, Mitterrand, Chirac, Bush père, etc. au cours des années 80 est-il devenu fréquentable ? Considéré comme l'un des principaux parrains du terrorisme international, le paria, le mis sous embargo par l'ONU en 1992 (après les attentats du DC 10 d'UTA et de Lockerbie), le pestiféré d'aujourd'hui a donc réussi à leurrer son monde… Avec les témoignages de Tony Blair, de Condoleezza Rice, etc., on peut mesurer «le cinéma» de ce Kadhafi. Mais a-t-on idée des fourberies maghrébines que le Mouammar a mises en scène pour arriver à ses fins ? Le documentaire ne s'attarde pas sur le volet maghrébin et le pouvoir du mensonge… Dommage car le sujet aurait pu surfer sur pas mal de pocker-menteurs se jouant actuellement sur nos contrées. Aussi, faudrait se méfier des «meilleur ennemis» comme de ses ennemis intimes. Ils ont, sans Oscars ni Césars, l'art de nous rouler dans la farine et c'est le petit peuple (pas les roitelets du cinéma ou de la télé) qui fulmine en craignant bien sûr la famine…

M. N.

SÉLECTION TV HEBDOMADAIRE

Psychose

Le plus grand succès commercial d'Hitchcock

> ARTE, lundi, 7 mars 2011 à 20h40 (Etats-Unis, 1960, 104mn, VM).
Réalisateur : Alfred Hitchcock.
Acteurs : Anthony Perkins, Janet Leigh, John Gavin, John McIntire, Lurene Tuttle, Martin Balsam, Vera Miles.

Une femme se réfugie dans un motel tenu par un mystérieux gérant... Un vrai film d'angoisse et d'épouvante signé Hitchcock, qui inaugure le cycle «Le grand frisson».

Phoenix, Arizona. Marion Crane et Sam Loomis sont amants mais le manque d'argent compromet leur mariage. Sam doit verser une pension alimentaire à son ex-femme et éponger les dettes de son père. Marion supporte de plus en plus mal cet amour se limitant à des rencontres furtives. De retour au bureau, elle assiste à une transaction immobilière entre un riche client et son patron, qui la charge de déposer à la banque 40 000 dollars. La tentation est trop grande et la jeune femme s'enfuit avec l'argent. Après avoir passé la nuit dans son véhicule et avoir été réveillée par la police, elle change de voiture et doit s'arrêter sous la pluie dans un motel. Celui-ci est tenu par Norman Bates et sa mère. Marion est l'unique cliente...

Paroxysme

Inspiré d'un fait réel, *Psychose* est le plus grand succès commercial d'Hitchcock. La sortie s'accompagne alors d'un joli coup publicitaire : «L'entrée de la salle sera interdite dix minutes après le début du film - le suspense à

son paroxysme !» De fait, le cinéaste et son équipe se sont ingéniés à trouver toutes sortes d'astuces pour obtenir les meilleurs effets. Parmi les séquences les plus célèbres : le meurtre sous la douche (sept jours de tournage, soixante-dix positions de caméra pour 45 secondes de film) et la chute en arrière, dans l'escalier, du détective poignardé. Tout est fait pour que le spectateur s'égare sur plusieurs pistes, sans parvenir à s'identifier à aucun des personnages.

C'est un vrai film d'angoisse, et ceux qui se vantent de n'avoir pas frissonné en le voyant sont des menteurs ! Une œuvre à moitié muette, d'une grande force émotionnelle, qui doit beaucoup à la musique envoûtante de Bernard Herrmann. Anthony Perkins, en névrosé, est extraordinaire. (d'après le Guide des films de Jean Tulard).

Marie-Antoinette

> ARTE, jeudi, 3 mars 2011 à 20h40 (Etats-Unis, 2005, 118mn, VM).
Réalisateur : Sofia Coppola.
Acteurs : Danny Huston, Jason Schwartzman, Judy Davis.

Après *Virgin suicides*, Sofia Coppola dirige une nouvelle fois Kirsten Dunst dans l'évocation pop et glamour du destin de l'une des plus célèbres reines de France.

En 1770, Marie-Antoinette n'a pas encore 15 ans lorsqu'elle quitte son Autriche natale pour s'installer à Versailles où l'attend son mari, le futur Louis XVI. Propulsée dans un univers hostile et inconnu, la jeune femme souffre de l'éloignement de ses proches, de l'indifférence qu'elle inspire à son époux et du manque d'intimité face à une foule de courtisans gouvernés par le goût de l'intrigue et l'implacabilité de l'étiquette. Lassée par ses obligations royales, Marie-Antoinette s'évade peu à peu dans les jeux, les fêtes et les plaisirs, tandis qu'au-dehors le peuple gronde.

Prison dorée

En livrant sa vision très personnelle de la vie de Marie-Antoinette, Sofia Coppola a pris le risque de s'attirer les foudres des grands historiens. Mais la talentueuse réalisatrice de *Virgin suicides* et de *Lost in Translation* s'écarte de la réalité pour mieux réaffirmer la singularité de son regard sur l'adolescence. Sous les traits de Kirsten Dunst, plus éblouissante que jamais, la reine à la blonde candeur, qui fut tant haïe par son peuple, apparaît comme une enfant ballottée par les événements, habitée par un besoin irrépressible de se sentir vivre, s'abandonnant à l'oisiveté pour s'échapper de sa prison dorée. Sofia Coppola, qui confirme une sensibilité esthétique hors pair, précipite alors sa juvénile héroïne dans un tourbillon de mousseline, d'étoffes rares et de pâtisseries aux couleurs acidulées. Rythmée par l'audacieuse rencontre du menuet et de l'électro-rock, cette œuvre sensorielle et insolente farde d'une touche glamour la sombre destinée de Marie-Antoinette.

Charade

> ARTE, dimanche, 6 mars 2011 à 20h40
(Etats-Unis, 1963, 109mn, VM).
Réalisateur : Stanley Donen.
Acteurs : Audrey Hepburn, Cary Grant, Dominique Minot, George Kennedy.

Une femme enquête sur l'étrange assassinat de son mari avec l'aide d'un séduisant divorcé... Une comédie glamour en forme d'hommage malicieux à Hitchcock, servie par un duo de grande classe : Audrey Hepburn et Cary Grant.

De retour des sports d'hiver, la jolie traductrice Reggie Lambert découvre son mari assassiné dans leur appartement parisien mis à sac. Peter Joshua, un séduisant divorcé qu'elle a rencontré à Megève, lui propose son aide. Bientôt, les anciens amis du défunt refont surface. Ils sont persuadés que Reggie sait où son mari a caché le magot qu'il a subtilisé à la résistance française...